

See discussions, stats, and author profiles for this publication at: <https://www.researchgate.net/publication/317065650>

Chroniques mycologiques des milieux hostiles (2). Premiers pas en zone alpine

Article · January 2001

CITATIONS

0

READS

189

1 author:



Pierre-Arthur Moreau

Université de Lille

260 PUBLICATIONS 2,741 CITATIONS

SEE PROFILE

Some of the authors of this publication are also working on these related projects:



Phylogeny, taxonomy and distribution of Mediterranean hydroid fungi [View project](#)



Cistaceae-associated fungi [View project](#)

Chronique mycologique des milieux hostiles (2)

Premiers pas en zone alpine

par Pierre Arthur Moreau

Résumé : l'auteur, lassé par la monotonie des grandes hêtraies acidophiles et les sapinières de production, raconte ses errements dans des milieux insolites, a priori hostiles aux champignons, et, souvent, au mycologue lui-même.

Key-words : chronique, mycologie, milieux hostiles, zone alpine.

Tout a été dit sur la zone alpine.

Jules Favre, pionnier de la découverte de ces champignons de l'extrême sur les hautes pentes du Parc National Suisse, a expliqué la présence, à plus de 2000 mètres d'altitude, de lactaires, russules, cortinaires et inocybes : ces prairies rases, à peine consommables par la faune, sont des forêts miniatures, dominées par les saules. Tout l'appareil végétatif est enfoui dans le sol, à l'exception de quelques feuilles émergeant à la surface; et cela suffit pour trouver des champignons, certains spécifiques de ces arbres miniatures ou de leur milieu, d'autres n'étant que de simples « visiteurs » dont l'optimum écologique se situe à plus basse altitude, dans les saulaies arbustives ou même dans les grandes forêts de plaine.

Enthousiasmés par le travail de Favre, deux mycologues universitaires lyonnais, Robert Kühner et Denise Lamoure, ont sillonné pendant plus de 35 ans le Parc National de la Vanoise. Près d'une centaine d'espèces, dans les Clitocybes, Omphales, Inocybes et Cortinaires ont été décrits comme nouveaux à partir de ces prospections régulières à but essentiellement taxinomique. Ils ont même convaincu trois étudiants en thèse d'approfondir respectivement les hébélomes, la mycoflore des combes à neige et les clitocybes des pentes à Dryas, dans des conditions de travail extrêmes pendant la saison de terrain.

Après eux se sont succédés des mycologues, à leur tour attirés par cette manne d'espèces exotiques: Marcel Bon et Jean-Louis Cheype pour la France, le prof. Meinhard Moser pour l'Autriche, les prof. Egon Horak et Beatrice Senn-Irlet pour la Suisse, Pier G. Jamoni pour l'Italie. Eux, et bien d'autres, ont apporté leur contribution à la connaissance de la mycoflore de ces hautes altitudes, tandis qu'en parallèle les zones arctiques étaient elles aussi ratissées par les Scandinaves, le prof. Morten Lange en tête.

Alors, que dire de plus ?

Pourquoi ne pas parler un peu de ces énigmatiques annotations qui parsèment les flores mycologiques...

A mes débuts de mycologie, après m'être rempli les yeux des quatre premiers tomes de Marchand, j'ai reçu en cadeau la Flore Analytique de Kühner et Romagnesi. A l'époque, la Kleine Kryptogamenflora de Moser n'avait pas beaucoup pénétré l'Hexagone, bien qu'elle existât depuis dix ans déjà, et la Flore, déjà trentenaire, était seule au monde pour les mycologues parisiens de l'époque.

La Flore Analytique. Monument historique, légèrement poussiéreux certes, mais devant lequel on ne peut que s'incliner, eu égard à la fois à cet esprit de synthèse, tant d'expérience personnelle et la simplicité de rédaction des auteurs. Il ne me fallut guère de temps pour comprendre que cette mycologie-là ne se faisait ni par feuilletage de photos couleur, ni même par comparaison approfondie des dessins au trait; je pénétrais un monde différent, plutôt mouvant, dans lequel j'allais certainement m'enliser. Aussi cherchais-je quelques aspérités sur lesquelles prendre appui.

J'ai tout d'abord été fasciné par les astérisques, placés modestement derrière les espèces « non vues par les auteurs »; ceux-ci, sur la seule foi de leurs confrères, citaient des champignons énigmatiques, parfois précédés de « trouvé par J. Favre » (encore ce Favre ? Mais qui était-ce donc ?). Une telle confiance dans les découvertes des autres me donna confiance dans la mycologie; j'ignorais à l'époque que ce n'était hélas qu'une exception.

Puis, la rareté. Beaucoup d'espèces étaient « R » ou « TR », et j'imaginai la jubilation de ces mycologues découvrant ces espèces, puis les incluant dans leur clé pour faire partager aux lecteurs leur joie lorsqu'ils les trouveront à leur tour. Les « AR (montagnes) » me faisaient imaginer les rares et hasardeuses incursions du Maître Romagnesi dans les pessières escarpées où je passais mes vacances estivales. Et les « TR avec astérisque » m'expliquaient ce qui pouvait faire vivre ces auteurs après avoir écrit une telle bible : tout simplement l'espoir d'enlever un jour l'astérisque.

Il y avait toutefois bien des mystères dans cette Flore. Notamment des espèces décrites en une seule ligne, avec un astérisque, bien sûr. Il y en avait surtout trois : « *Russula alpina* », « *Russula xerampelina* var. *pascua* » et « *Cortinarius alpinus* ». Chacune avec la mention « Pâturages des hautes montagnes, au-dessus de la limite des arbres », alors que toutes les espèces voisines étaient « feuillus » ou « conifères ». Etrange. Mais déjà très exotique pour des mycologues de plaine, avec un mystère sous-jacent : que se passe-t-il là-haut pour qu'on y trouve des espèces si proches des champignons forestiers habituels ?

Une paire d'années plus tard, ce fut l'édition anglaise de la KKF de Moser qui me tomba dans les bras. Beaucoup moins d'aspérités, dans cette flore écrite dans un langage jusqu'alors limité à mes cours de lycée. Mais des associations de mots qui exigeaient à chaque fois la consultation du Harp's : « Alpine dwarf shrub heaths », devant des noms absents de la Flore Analytique. Et des noms d'arbres récurrents : *Salix herbacea*, *Dryas*, absents de mes livres sur les arbres, alors que les autres mentions écologiques de la KKF n'allaient guère au-delà de vagues indications paysagères.

Même Marchand, dans le tome Lactaires, confirmait au détour d'une discussion l'existence d'un *Lactarius pseudouvidus* lié aux « stations siliceuses à *Salix*, entre 2000 et 2700 m d'altitude » (Champ. Nord & Midi t. 6, p. 232).

Au mois d'août, je retrouvais chaque année mon ami Jacques, et pendant une semaine nous défrichions tant bien que mal les champignons de l'étage subalpin de Tarentaise. Et nous rêvions de trouver ces espèces, probablement présentes dans notre montagne. Nous grimpons parfois jusqu'à 2000 mètres, sous les arolles où se trouvaient quelques saules arbustifs, en imaginant que, peut-être, était-ce là un échantillon de ces « dwarf willows » sensés regorger de *Lactarius pseudouvidus* et autres choses inconnues. Toujours en vain. Pourtant, même sous les épicéas, nous étions bien en haute montagne, de l'avis général des mycologues parisiens consultés. Nous ne pouvions quand même pas monter plus haut.

Finalement, la pression montant d'année en année, la zone subalpine nous ayant déjà livré bon nombre de secrets, nous décidions de nous lancer dans l'aventure: Jacques contacta une charmante botaniste (blonde) qui passait ses vacances à proximité, et lui demanda s'il y avait des *Dryas* dans la région. Un peu intriguée, elle confirma, et promit de nous conduire le surlendemain sur la station la plus proche, au-dessus d'Arc 2000.

Le surlendemain, un jeudi, le ciel était grisonnant et bas de plafond. La botaniste, inquiète de notre enthousiasme, espérait vaguement que nous renoncerions. Mais non. Nous bouillonnions d'impatience, et nous fonçâmes sur Arc 2000, avec matériel photo et grosses boîtes à remplir.

La voiture dépassa la station de ski d'Arc 2000 pour suivre une piste empierrée où nous n'aurions jamais pensé aller: le col des Frettes, une piste que je connaissais parfaitement... en shuss ! Aucun arbre en vue. Inquiets, nous demandâmes à notre guide si elle avait bien compris notre demande. Il commençait à bruiner. Elle confirma, avec un trait de désespoir dans la voix. Il fallait laisser la voiture là et marcher 300 mètres, et les *Dryas* étaient là, dans le virage. Elle sortit son parapluie et nous la suivîmes, confiants mais perplexes. Nous n'avions pas de parapluie, mais notre exaltation nous rendait imperméables à tout.

Jacques regardait distraitemment sur le talus. Je marchais en parallèle juste au-dessus, parmi des myrtilles basses. S'il y avait des champignons dans ces milieux, ils se cachaient bien. Moser était-il un escroc ? La question commençait à se poser. Après tout, il aurait été facile de décrire des champignons invraisemblables, là où personne n'irait vérifier. Mais nous, nous étions venus pour vérifier, justement, et tout cela s'annonçait plutôt mal.

Il commençait à pleuvoir froid. Notre amie, un peu nerveuse, marchait de plus en plus vite. Puis, au détour d'un virage, elle nous dit : « Voilà, c'est là-bas, les *Dryas*. Sur les moraines. » Aussitôt, notre espoir rejaillit. Je crois qu'elle disait d'autres choses aussi, à propos de la climatologie locale, mais nous étions déjà en train de courir vers les moraines, à cinquante mètres de nous.

Je précédai Jacques de cinq mètres sur la ligne d'arrivée. Et je m'arrêtai net. Il y avait un feu rouge à mes pieds. Lui pila quelques mètres plus loin, arrêté par un autre feu. Nous offrîmes à notre guide le spectacle de deux individus plantés, statufiés au milieu d'une pelouse à 2250 mètres d'altitude par temps froid et humide. Je ne suis pas certain qu'elle en profitât pleinement, car elle était encore à mi-chemin du parcours, cachée sous son parapluie. Au bout de quelques secondes, peut-être quelques minutes, nous sortîmes en chœur nos appareils photo. Puis nous osâmes enfin échanger quelques mots: « Tu crois que c'est *pascua* ? » « Je ne sais pas, on dirait une émétique. Il y a des émétiques en zone alpine ? » « Je n'en sais rien, il faudra regarder. » « *alpina*, c'est pas une émétique ? » « Ah si, peut-être bien. Alors ça doit être *alpina*. »

Après avoir impatiemment attendu la botaniste, qui s'extasia poliment devant cette russule rouge dans une pelouse, nous rangeâmes religieusement ces minuscules émétiques dans la grosse boîte de Jacques.

Poussés par notre élan, nous nous approchâmes de la première moraine. Elle était couverte d'une plante rampante à petites feuilles dentelées. « Voilà, ça, c'est du *Dryas* », nous apprit le guide. Aussitôt, nous nous collâmes au rocher et scrutâmes ce *Dryas* tant espéré. Difficile d'imaginer des champignons là-dessus, mais après tout, quand on trouve des russules naines dans une pelouse, tout est possible.

Tout cela plongea notre amie botaniste dans un désarroi profond. Elle comprit d'un coup ce que nous cherchions à lui expliquer : le *Dryas* n'était pas une fin en soi; c'était la porte d'un nouvel univers, que nous passerions probablement plusieurs jours chaque année à explorer jusqu'à avoir trouvé toutes les espèces décrites de la zone alpine, puisqu'elles étaient probablement toutes là. Alors, elle s'assit sur une petite moraine, résignée.

Nous, nous progressions de plusieurs mètres par minute, scrutant chaque centimètre carré de la montagne. Le premier cortinaire avait été trouvé, dans les *Dryas*. Il était un peu flétri, nous le primes quand même. Dans les *Dryas* eux-mêmes, peu de choses, finalement. Alors nous fîmes le tour des rochers. « Là, viens voir ! Une omphale ! » « Oh là, un lactaire ! Non, tu crois ? Oui, regarde, il y a du lait ! Il violace ou pas ? Je ne sais pas, il n'y en a pas assez pour voir ! Il n'a pas l'air de violacer. Ça doit quand même être *pseudouvidus*, il ne doit pas y en avoir 36 ici. » « Là, là, un autre lactaire ! Ah, il violace, celui-là. Mais il est blanchâtre, ça ne doit pas être la même chose. Tu crois ? Alors c'est lequel, *pseudouvidus* ? On verra au labo. Pour l'instant, on prend photo. » « Oh, là, plein d'hébélomes ! »

Après une demi-heure de bonheur et une dizaine de champignons inconnus, le ciel estima que nous avions suffisamment profité de sa clémence relative. Les appareils photo ne survivraient pas à notre acharnement. Notre botaniste non plus, qui commençait à trembloter de froid; aussi primes-nous la route du retour, au pas de course, alors que des galères apparaissaient sur le talus à mesure que nous avançons. Un dernier coup d'oeil forcené aux *Dryas* me permis d'arracher à la sauvette une tête d'épingle orangée émergeant du tapis de feuilles.

Une demi-heure plus tard, nous étions au laboratoire, trempés et transis, et fâchés à vie avec la charmante botaniste blonde que je ne revis jamais.

A onze heures du soir, nous avons mis un nom sur la plupart des récoltes, à l'aide de la Flore Analytique et du Moser : *Russula alpina*, *Lactarius nanus*, *Lactarius salicis-reticulatae*, *Omphalina kuehneri*, *Hebeloma repandum*. Le cortinaire fatigué était resté sans nom. Quand à la tête d'épingle à lames brunes, elle nous tint en haleine pendant les deux heures suivantes: après l'avoir cherchée dans les *Psilocybe*, *Phaeomarasmius*, *Flammulaster*, *Tubaria*, sans résultat, le champignon était complètement sec. Je tentai en urgence de le réhydrater en le plongeant rapidement dans l'eau, un geste désespéré pour essayer de sauver ce qui restait de ce brimborion. En deux minutes, il était redevenu comme neuf ! A contrecœur, nous ouvrimmes la page « Marasmes », et là.. miracle, un *Marasmius epidryas* avait été créé juste pour nous ! Et dire que nous avons failli passer à côté d'une telle merveille. J'eus un instant d'admiration infinie pour Kühner, l'homme qui découvrit le premier cette miniature dans un milieu où aucun individu normal n'aurait été se pencher sans arrière-pensée.

La photo de *Russula alpina* du 28 août 1988 est une des plus belles photos que j'aie faite en zone alpine. On y voit même quelques feuilles de *Salix reticulata*, dont nous n'apprîmes l'existence que bien plus tard.

La semaine suivante se déroulait un stage de mycologie alpine, organisé par la F.M.D.S. à Arc 1600, à quelques kilomètres de notre quartier général. Nous nous étions inscrits à tout hasard, stimulés par la présence de Marcel Bon, que Jacques connaissait de longue date, et moi seulement de réputation.

Il y avait plus de 40 mycologues à ce stage. C'était très confus. Au moment de notre arrivée, tout le monde se précipitait pour délivrer un certain Lannoy des toilettes dont la porte s'était bloquée. Un moustachu avec un chapeau de cow-boy m'expliqua que, dans l'étalage de *Laccaria* nains et tordus qui décorait sa table de travail, il y avait au moins quatre espèces, indifférentiables macro et micro. Mais qu'importe, Jacques et moi avions déjà défriché l'étude de la zone alpine au Col des Frettes, on allait leur expliquer.

Le lendemain, dépassant Arc 2000, nous montions au lac Marloup, à 2500 mètres. Il n'y avait pas de *Dryas*. Pourtant, le sol était entièrement tapissé de cortinaires, d'hébélomes, d'omphales et de russules. J'essayai bien d'épater quelques mycologues en reconnaissant du premier coup *Russula alpina*, mais ce fut pour apprendre qu'elle s'appelait *Russula nana* ; qu'*Hebeloma repandum* s'appelait *Hebeloma bruchetii* ; que le lactaire le plus commun de zone alpine, *Lactarius robertianus*, ne figurait pas dans le Moser; et que s'il y avait autant de champignons, c'était à cause de ces deux petites feuilles émergeant du sol, qui étaient celles de *Salix herbacea*.

Jacques, de son côté, était arrivé à la même conclusion que moi : nous n'étions pas les premiers à explorer la zone alpine.

Personne, dans ce stage, n'avait la Flore Analytique.

Tout le monde travaillait avec des clés photocopiées gribouillées à outrance, rédigées par Marcel Bon à partir des travaux de Favre, Kühner, Lamoure, Horak

et Senn-Irlet. Celle des inocybes faisait au moins vingt-cinq pages, celles des cortinaires une trentaine.

Personne, ou presque, ne donnait de nom à quoi que ce soit, même (surtout ?) après étude micro.

Mais tous étaient aussi excités que nous sur le terrain. Plutôt que sur nos compétences, cela nous a rassuré sur notre intégrité mentale: nous n'étions pas sensiblement plus atteints que tous ces vrais spécialistes de la « zéda ».

Depuis 1990, lors des Journées Mycologiques de Vallandry, à 28 km d'Arc 2000, je m'efforce de proposer une journée d'initiation en zone alpine, généralement au Col des Frettes. Sauf lorsque le temps est gris et bas de plafond.

Quelques références passionnantes :

FAVRE, J., 1955 – Les champignons supérieurs de la zone alpine du Parc National suisse. Wiss. Untersuch. Schweiz. Nationalparks 5 (42): 321-610

(surtout l'introduction et l'analyse par milieux, captivantes – hélas introuvable).

KÜHNER, R. & LAMOURE, D., 1970 – Agaricales de la zone alpine, introduction. Bull. Soc. Mycol. France 86 (4) : 875-880

(pour mieux comprendre le contexte de ces études remarquables sur la Vanoise)

KÜHNER, R. & LAMOURE, D., 1986 – Catalogue des Agaricales de la zone alpine du Parc National de la Vanoise et des régions limitrophes. Trav. Sci. Parc Natl. Vanoise 15 : 103-187

(le bilan de ces études, 18 ans plus tard)

LAMOURE, D., 1999 – Mode de vie des plantes et des champignons supérieurs à l'étage alpin. Bull. Féd. Mycol. Dauphiné-Savoie 153 : 5-40

(le milieu alpin, vu par une mycologue-botaniste-biologiste-alpiniste après 35 ans d'explorations passionnées)

TRIMBACH, J., 1986 – Devenez spécialiste de la zone alpine. Bull. Féd. Mycol. Dauphiné-Savoie 98 : 9

(une caricature malveillante d'un mycologue méditerranéen peu enthousiaste. A mettre à l'épreuve si vos pas vous conduisent dans les alpages un de ces prochains mois d'août.)